

L'explorateur urbain à la recherche d'un temps perdu : visiter l'entre-deux ou la quête d'une expérience radicale

Taïka Baillargeon et Sylvain Lefebvre

Volume 28, numéro 1, 2016

Ruines urbaines : mémoire, explorations, représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038860ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038860ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillargeon, T. & Lefebvre, S. (2016). L'explorateur urbain à la recherche d'un temps perdu : visiter l'entre-deux ou la quête d'une expérience radicale. *Frontières*, 28(1). <https://doi.org/10.7202/1038860ar>

Résumé de l'article

Pour la ville et ses acteurs, les ruines sont souvent considérées comme des problèmes à gérer. Or, les ruines à l'abandon connaissent aujourd'hui une popularité incroyable (High, 2013; Sumida, 2015). Considérant cette popularité, la présence de bâtiments et de sites fortement dégradés peut parfois représenter un potentiel de mise en tourisme. S'il s'agit d'un tourisme très marginal, il nous révèle néanmoins une perception tout à fait singulière de la ruine et de la friche. L'explorateur urbain est une figure incontournable de cette forme particulière de tourisme noir. Pour mieux comprendre sa pratique et sa perception des ruines, nous proposons de dresser un portrait exhaustif de l'exploration urbaine, tout en analysant les principales motivations des explorateurs.

Articles

L'explorateur urbain à la recherche d'un temps perdu : visiter l'entre-deux ou la quête d'une expérience radicale

Taïka BAILLARGEON

Ph.D., Chargée de cours, Département de géographie, Université du Québec à Montréal

Sylvain LEFEBVRE

Professeur, Département de géographie, Université du Québec à Montréal

Résumé

Pour la ville et ses acteurs, les ruines sont souvent considérées comme des problèmes à gérer. Or, les ruines à l'abandon connaissent aujourd'hui une popularité incroyable (High, 2013; Sumida, 2015). Considérant cette popularité, la présence de bâtiments et de sites fortement dégradés peut parfois représenter un potentiel de mise en tourisme. S'il s'agit d'un tourisme très marginal, il nous révèle néanmoins une perception tout à fait singulière de la ruine et de la friche. L'explorateur urbain est une figure incontournable de cette forme particulière de tourisme noir. Pour mieux comprendre sa pratique et sa perception des ruines, nous proposons de dresser un portrait exhaustif de l'exploration urbaine, tout en analysant les principales motivations des explorateurs.

Mots-clés: Ruines; lieux de l'entre-deux; exploration urbaine; tourisme

Abstract

For the city and its actors, ruins are often considered as problems to manage. However, they are today experiencing an incredible upsurge in popularity (High, 2013; Sumida, 2015). Considering this growing popularity, the presence of ruins could become a strong engine of tourism. Although quite marginal, this tourism gives us an insight on how we perceive ruins today. The Urban Explorer is an inevitable figure of this specific form of dark tourism. To better understand its practice and its perception of ruins, we therefore propose to detail what is urban exploration, while analyzing the explorers' main motivations.

Keywords: Ruins; in-between place; urban exploration; tourism

Chaque grande ville compte ses bâtiments abandonnés ; des lieux souvent mal aimés, dénués de sens et de fonction. Ces ruines ne sont pas et ne seront peut-être jamais « patrimoniales ». Qu'elles soient détruites ou réaménagées, elles sont généralement appelées à disparaître. Dans leur état de déclin et d'abandon, ces lieux peuvent nous sembler désinvestis et inutiles, mais ils sont encore porteurs de sens et d'identité. Parce qu'ils nous rappellent le passé, ce sont des lieux de mémoire, mais parce qu'ils sont appelés disparaître, ils sont aussi des lieux d'oubli. Ceux qui s'y intéressent les pensent d'ailleurs en fonction de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils deviendront, sans jamais tenir compte de leur transition. Cette dernière est certes une période d'entre-deux – en attendant le financement, la démolition, la reconstruction ou le réaménagement –, mais elle n'est pas pour autant stérile et sans intérêt. En fait, plusieurs chercheurs démontrent que ces lieux à l'abandon deviennent souvent des lieux d'appropriation et d'identité (Ambrosino et Andres, 2008 ; Andres et Grésillon, 2011 ; Moon, 2009). Parallèlement, on remarque aussi que les bâtiments à l'abandon connaissent aujourd'hui un incroyable regain de popularité (High, 2013 ; Sumida, 2015 ; Vidler, 1992). Ce regain passe notamment par la multiplication de recueils photographiques, de monographies ou d'expositions nous dévoilant des photos ultra-esthétisées de bâtis décrépits (Marchand et Meffre, 2010).

Du point de vue d'une ville et de ses acteurs, ces ruines sont plutôt considérées comme un problème à gérer. La ruine qui subsiste est alors perçue comme le signe d'une incapacité politique ou économique. La situation est encore plus problématique lorsqu'un territoire est parsemé de nombreuses ruines puisque cette accumulation pose des limites importantes à l'urbanisme, à l'aménagement du territoire et à une certaine continuité du cadre bâti (Chaline, 1999). C'est souvent le cas de villes qui ont subi d'importantes catastrophes économiques, naturelles ou humaines. Or, considérant la popularité croissante de ces ruines, cette accumulation peut parfois devenir le moteur d'une certaine forme de tourisme. C'est par exemple le cas de villes comme Détroit (États-Unis) ou Prypiat (Ukraine) qui sont devenues des incontournables d'un tourisme de la ruine contemporaine. Malgré son potentiel économique, ce tourisme-là est souvent qualifié de pur voyeurisme ; il reste relativement marginal et, à l'exception peut-être de Prypiat, il n'est jamais vraiment valorisé, officialisé ou promu. Dans cet univers, l'explorateur urbain s'avère une figure incontournable. Les explorateurs sont des individus qui recherchent et explorent des sites à l'abandon, des sites temporaires et en déclin de manière anonyme et souvent illégale :

Ils s'introduisent illégalement de manière récréative dans les sites industriels abandonnés, les hôpitaux psychiatriques fermés, les installations militaires abandonnées, les réseaux d'égouts et de drainage, les tunnels de transport et de services publics, les entreprises mises à l'arrêt, les propriétés saisies, les mines, les chantiers de construction, les grues, les ponts et les bunkers, entre autres »

traduction libre de Garrett, 2012, p. 1

Si l'explorateur urbain se défend d'être un touriste, il est néanmoins une figure proéminente et même pionnière du tourisme de la ruine contemporaine. Explorateur des temps modernes, il est non seulement souvent le premier à explorer les villes et lieux à l'abandon, il est aussi celui qui photographie et documente ses excursions, encourageant ainsi une deuxième vague de visiteurs. Tout comme les ruines abandonnées elles-mêmes, ce visiteur est pourtant stigmatisé et surtout méconnu.

Parce qu'il s'agit d'un expert distinct et d'un usager hors pair de la ruine contemporaine, nous avons voulu mieux comprendre qui est l'explorateur urbain, quels sont ses usages et perceptions des ruines ainsi que ses motivations. Nous pensons que même si elle est souvent associée à l'illégalité et à la marginalité, l'exploration urbaine est une pratique qui relève d'un respect immense pour la ruine et pour son histoire, sans pour autant viser la patrimonialisation, la

muséification ou la mise en tourisme. Pour mieux comprendre ces enjeux et répondre à nos questions, nous proposons dans un premier temps de revenir sur la littérature portant sur l'exploration urbaine, afin de dresser un portrait exhaustif de cette pratique. Dans ce contexte, nous tisserons d'emblée quelques liens entre l'exploration urbaine et diverses formes de tourisme alternatif. Nous aborderons également la question de la perception des ruines, distinguant ainsi la ruine de l'exploration urbaine de la ruine ancienne ou de la ruine-patrimoine. Dans un deuxième temps, pour compléter ce portrait, nous proposons de nous pencher plus spécifiquement sur les explorateurs et leurs motivations par le biais d'une analyse de discours.

Définir l'exploration urbaine

Comme nous l'avons mentionné en introduction, l'exploration urbaine (*Urban Ex, UrbEx, EU*) est définie comme un loisir, une pratique récréative qui consiste à infiltrer et à explorer des sites à l'abandon ou difficiles d'accès. Si la pratique a des racines dans l'histoire (Garrett, 2012 ; Ninjalicious, 2005), il faut toutefois reconnaître qu'elle s'élargit plus sérieusement à partir de la fin du 20^e siècle. L'un des facteurs incontournables de cette croissance est la formation de plusieurs regroupements organisés entre les années 1970 et 1990 (Suicide Club [San Francisco], Cave Clan [Melbourne et Sydney], Diggers of the Underground Planet [Moscou], Berliner Unterwelten [Berlin], Adventure Squad [Minnesota], etc.) Plusieurs de ces groupes fonderont éventuellement des magazines, des guides et des blogues qui serviront à transmettre la passion de l'exploration, à partager des astuces et des emplacements (*locations*) et à établir un ensemble de codes. Les années 2000, quant à elles, serviront à renforcer le sentiment de communauté à travers la création de forums et l'utilisation des réseaux sociaux. Aujourd'hui, l'exploration urbaine est beaucoup plus qu'une simple pratique clandestine et marginale, c'est une contre-culture connue et florissante, une communauté devenue internationale :

L'exploration urbaine est un phénomène mondial avec ses propres fanzines, ses conventions, sa culture, son éthique, ses périodiques, ses livres, ses films, ses spéciaux MTV et ses clubs, de la Russie à l'Australie, du Canada au Chili. Et ça grandit.¹

Nestor, 2007 ; traduction de la revue

Bien que reconnue et organisée, cette communauté reste toutefois fragmentée (Garrett 2012). D'emblée, l'exploration chapeaute diverses pratiques : l'infiltration de lieux interdits au public (*infiltration*), l'escalade urbaine (*urban climbing*), la cataphilie (l'exploration des catacombes), la toiturophilie (*rooftopping*) et l'exploration de différents réseaux souterrains (aqueducs, égouts, tunnels, métro). Si certains explorateurs sont versatiles, la plupart s'en tiennent à l'une ou l'autre de ces formes d'exploration. Il faut aussi rappeler qu'il existe de multiples groupes et de nombreux forums. Ainsi, si ces différents groupes nous ramènent à une grande communauté qui convient d'un code éthique similaire, il y a tout de même des distinctions d'un groupe à l'autre. Par exemple, certains forums se concentrent sur des territoires, villes ou pays, précis (forgottendetroit.com, abandonedscotland.org, undermontreal.com, etc.) alors que d'autres se limitent à des pratiques spécifiques (les cataphiles, par exemple, ont souvent leurs propres plateformes). Comme nous le démontrerons plus longuement dans la dernière partie de cet article, il faut également mentionner que les explorateurs n'ont pas non plus les mêmes motivations. Il existe par exemple une distinction importante entre les explorateurs-photographes et les photographes-explorateurs. En effet, même si la majorité des explorateurs trainent des appareils photo, ils ne sont pas tous photographes professionnels, ni même amateurs. Certains s'identifient davantage comme des explorateurs qui photographient leurs expériences, alors que d'autres s'identifient comme des

photographes qui s'intéressent aux lieux abandonnés. Ainsi, il existe des forums qui regroupent exclusivement des photographes et des forums qui banalisent la photographie au profit de l'expérience exploratoire.

De la même manière, les explorateurs n'ont pas tous la même relation à l'illégalité. Si la pratique est généralement comprise comme une infiltration illégale, certains explorateurs préfèrent obtenir des permis et d'autres évitent tout simplement les zones privées ou sécurisées. Ceci étant dit, même lorsqu'ils n'ont aucun scrupule à enfreindre la loi, les explorateurs suivent généralement un code d'éthique. À l'instar de Ninjalicious², la majorité d'entre eux font une distinction entre « illégalité » et « immoralité » :

Les véritables explorateurs urbains ne vandalisent jamais, ne volent ou n'endommagent rien – nous ne laissons même pas de déchets. Nous sommes là pour le plaisir de la découverte et quelques belles photos, et nous avons probablement plus de respect et d'appréciation des espaces cachés de nos villes que la plupart des gens qui pensent que nous sommes des vilains. Nous ne nuisons pas aux endroits que nous explorons. Nous aimons les endroits que nous explorons.³

Ninjalicious, 2005 ; traduction de la revue

La maxime « ne prendre que des photos, ne laisser que des empreintes » est d'ailleurs fortement généralisée auprès des explorateurs. Ils agissent et se déplacent donc dans les ruines en minimisant les impacts de leur passage. À travers ce code d'éthique, qui correspond d'ailleurs aux principes de l'écotourisme (High et Lewis, 2007 ; Garrett, 2012), ces acteurs anonymes souhaitent se distinguer des graffiteurs, des ferrailleurs, des toxicomanes et autres usagers de la ruine qu'ils considèrent très souvent comme nuisibles à l'environnement visité.

Les lieux de l'exploration urbaine : La ruine et les usages de la ruine

Certes, la terminologie « exploration urbaine » reste vague quant aux territoires explorés, mais elle chapeaute toutes visites en des lieux « étrangers ». En d'autres mots, il s'agit toujours d'explorer la face cachée de la ville :

L'exploration urbaine est un tourisme intérieur qui permet aux esprits curieux de découvrir tout un monde d'attractions qui restent en coulisses.⁴

Ninjalicious, 2005, p. 3 ; traduction de la revue

La ruine reste un lieu privilégié de l'exploration urbaine, mais l'explorateur contemporain ne s'intéresse pas à toutes les ruines. Il recherche principalement les lieux abandonnés et oubliés, des espaces qui, historiquement, sont gardés à l'écart des circuits du tourisme culturel et patrimonial (Matoga, 2015). Depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, la ruine n'a cessé d'interpeller les hommes et les sociétés. Hormis son état d'abandon, qu'est-ce qui distingue la ruine de l'exploration de la ruine-patrimoine ?

Durant la Renaissance, les humanistes redécouvrent l'Antiquité. À cette époque, la ruine est d'abord considérée comme la trace d'un glorieux passé et ce sont alors les ruines de l'Empire romain, puis de la Grèce antique, qui marquent les imaginaires et commencent à attirer des

voyageurs. Dès lors, la ruine sera un moteur d'attraction culturelle. Puis, comme le remarque Le Brun (1991), le tremblement de terre de Lisbonne (1755) changera profondément les perceptions. Durant les années qui suivent, l'imaginaire européen sera submergé de figures du désastre et de la ruine. Les ruines dans l'art commencent alors à figurer l'impossible confrontation entre ce qui est compréhensible et ce qui nous dépasse. La Révolution française marquera ensuite un autre changement majeur dans la perception des ruines : c'est vraiment à cette époque qu'apparaissent « l'admiration et la conscience du caractère irremplaçable des oeuvres humaines » et que l'on « conclut à l'exigence de protéger, de conserver » (Lacroix, 2007, p. 16). Conséquemment, le XIX^e siècle sera marqué de découvertes archéologiques importantes qui participeront à élargir le territoire touristique de la ruine (Drouin, 2006). Drouin (2006) remarque que la démocratisation du tourisme au XX^e siècle permettra ensuite une popularisation des ruines anciennes. On pourrait même avancer que cet intérêt croissant participera éventuellement à une massification du tourisme culturel. L'auteur constate toutefois que s'il y a une extension des publics, il y a toutefois une stabilisation des lieux à visiter. Drouin en vient même à se demander si on assiste à la « fin des ruines » :

Depuis un demi-millénaire le voyageur occidental s'était graduellement offert de nouvelles trouvailles ; et qu'en est-il aujourd'hui ? La ruine n'est généralement plus qu'un état temporaire avant la restauration ou la démolition

Ibid., p. 60

Et pourtant, le XX^e siècle, avec la Seconde Guerre mondiale, l'apparition des États Nations et la Guerre froide, connaît son abondance de ruines. Ces dernières sont toutefois devenues des symboles politiques et idéologiques, aussi n'est-il pas toujours avantageux ou désiré de les préserver. Il faut aussi dire qu'historiquement, le tourisme culturel s'est principalement attaché aux hauts-lieux de l'histoire et du pouvoir et que les ruines récentes sont plus souvent issues d'une culture vernaculaire. Les ruines contemporaines sont en effet plus souvent associées à l'ère industrielle ou post-industrielle. On en parle d'ailleurs généralement comme des « friches ». La friche urbaine est largement associée aux infrastructures et aux contaminations de l'ère industrielle, elle se réfère plus spécifiquement aux quartiers abandonnés à la suite de la fermeture d'industries. La friche industrielle, quant à elle, fait plutôt référence aux infrastructures industrielles en tant que telles. Contrairement à la ruine ancienne – qui est largement patrimonialisée –, la friche est généralement considérée comme un espace marginal (Gandy, 2013) et reste en retrait des circuits du tourisme culturel. On l'associe d'ailleurs au terrain vague ou au « *brownfield* », soulignant ainsi son inutilité et sa souillure. Aussi, pour la ville et ses acteurs « ce n'est pas tant l'origine des friches, industrielles ou agricoles, qui les distingue, mais leur localisation, leur visibilité et les enjeux dont elles sont l'objet » (Janin et Andres, 2008, p. 62). Ainsi, même si certaines friches sont encore considérées pour leur valeur originale (architecturale ou historique), elles sont plus souvent convoitées pour leur localisation et leur potentiel futur. Encore une fois, ces ruines-là sont très généralement appelées à disparaître.

Ce sont ces ruines-là, modernes et contemporaines, qui constituent l'essentiel du terrain de jeux des explorateurs urbains. Des ruines qui sont laissées à l'abandon, des lieux largement oubliés, qui n'appartiennent pas aux circuits du tourisme culturel et patrimonial. Puisqu'il s'agit essentiellement d'espaces-temps en transition, on ne les considère généralement pas comme des lieux d'appropriation et d'identification. Mais qu'en est-il vraiment ? Dans un premier temps, ils sont souvent réappropriés par des communautés marginalisées, qu'elles soient sans-abris, adolescentes blasées, toxicomanes ou ferrailleuses. Bien qu'il existe des exceptions, ces usagers n'ont malheureusement pas toujours le souci d'en prendre soin, de les renouveler ou de les préserver. Il existe en contrepartie des usagers qui investissent dans ces lieux et participent à leur

transformation. Bien qu'ils soient souvent associés à la délinquance juvénile, les graffiteurs font certainement partie de cette catégorie. À une autre échelle, il existe également des mouvements citoyens de réappropriation créative qui tiennent davantage de l'urbanisme tactique, qu'on appelle aussi parfois de l'urbanisme *do-it-yourself*⁶. Dans une série d'articles sur le « *temps de veille* », des chercheurs s'intéressent justement à ces usages, analysant certaines friches et leurs trajectoires de transition (Ambrosino et Andres, 2008 ; Andres et Grésillon, 2011 ; Janin et Andres, 2008). Les auteurs distinguent alors deux temporalités de transition : *un temps de veille* « durant lequel la friche est sujette à des réappropriations éphémères ou pérennes » (Andres et Grésillon, 2011, p. 18) et un *temps de l'entre-deux* qui ne fait au contraire l'objet d'aucune réappropriation. Là où le *temps de veille* serait un moteur d'échanges et d'interventions, le *temps de l'entre-deux* serait davantage un temps de latence durant lequel peuvent se former des idées, mais qui n'engagent à aucune transformation physique. À la lumière de cette distinction, parce qu'elles sont laissées à l'abandon et oubliées, on pourrait avancer que les ruines de l'exploration urbaine se rapprochent plutôt des ruines *de l'entre-deux*. Même s'ils deviennent parfois des lieux de passage pour des populations marginalisées (toxicomanes ou sans-abris), il s'agit d'espaces anonymes et les différents usages qu'on y trouve ne participent d'aucun changement durable. Parce qu'il tend à ne jamais laisser de trace, l'explorateur urbain répond de cet usage déterritorialisé. En effet, ce dernier se promène dans l'espace, il le découvre, l'escalade et le photographie, mais il n'y reste pas et ne participe jamais vraiment à sa transformation. C'est aussi dire que ce lieu n'entre jamais dans un processus de territorialisation. À ce sujet, il faut également rappeler que les explorateurs se distancient des discours de patrimonialisation : même s'ils apprécient souvent l'esthétique du bâti, ils embrassent la décrépitude. Aussi, s'ils choisissent de ne pas laisser de traces, ce n'est pas pour préserver un patrimoine, mais pour respecter le passage et le marquage du temps.

Exploration, voyage et tourisme

Il est intéressant de noter que si la ruine s'est historiquement retrouvée au cœur du développement du tourisme culturel et patrimonial, l'exploration urbaine n'y est que rarement associée (Robinson, 2015). Il faut rappeler que l'explorateur s'intéresse justement à des bâtis abandonnés ou oubliés qui, même s'ils sont porteurs de mémoire, se distinguent des hauts lieux d'élite et du pouvoir historiquement prisé du tourisme culturel. Il est intéressant de noter, à l'instar de Robinson, que le tourisme culturel s'intéresse de plus en plus au patrimoine vernaculaire : un tourisme qui, selon l'auteur, représenterait des conditions de vie et des contextes « pires » que les nôtres (p. 146). En ce sens, l'exploration urbaine répond d'un changement plus général de paradigme en ce qui a trait au patrimoine. Si l'on s'en tient à la littérature, cette pratique marginale est plus souvent associée au tourisme alternatif et plus particulièrement au tourisme d'aventure, au tourisme extrême ou au tourisme noir (Fraser, 2012 ; Matoga, 2015 ; High et Lewis, 2007 ; Davidov, 2015).

Le tourisme alternatif renvoie très largement à toutes formes de tourisme proposant une alternative au tourisme de masse (Pearce, 1995). Parce qu'il s'agit d'une pratique qui se veut marginale, pratiquée en solitaire ou en petit groupe, l'exploration urbaine s'inscrit d'emblée à l'encontre d'un tourisme de masse. Dans la littérature, le tourisme alternatif est toutefois plus particulièrement associé à un tourisme équitable qui assure solidarité et égalité entre les partis intéressés – touristes, communauté locale et fournisseurs (Holden, 1984, p.15). Or, l'exploration est une expérience qui se veut anonyme et si l'explorateur urbain peut parfois nouer des liens avec des explorateurs locaux, il reste que dans le contexte de sa pratique, il n'engage que très peu de liens avec les communautés d'accueil. Le tourisme d'aventure quant à lui se réfère plus largement « aux performances contemporaines les plus "extrêmes" et à une tradition ancienne de voyages d'exploration » (Bourdeau, 1994 : p. 6). Comme le note Carter (2013), il existe pourtant plusieurs degrés de risque et différentes définitions de ce qu'est « l'aventure ». Selon l'auteur, la notion

d'aventure renvoie surtout à un certain degré d'incertitude : partir à l'aventure, c'est aussi partir vers l'inconnu, c'est accepter une certaine perte de contrôle. C'est d'ailleurs une niche qui est plus souvent associée à des environnements sauvages, qu'ils soient désorganisés ou non planifiés. Comme c'est le cas avec le tourisme d'aventure, l'exploration urbaine est aussi souvent associée aux grands voyages de découverte et d'exploration (le terme « exploration urbaine » y fait de toute évidence référence). Cette association tient principalement d'une distinction primordiale entre la figure du voyageur, qui explorerait des zones encore inconnues, hors des sentiers battus, et celle du touriste qui chercherait surtout à expérimenter des lieux reconnus dont il a entendu parler. Cela étant dit, si les explorateurs urbains sont souvent les premiers à s'infiltrer dans des espaces abandonnés, leur pratique est davantage orientée vers une expérience privilégiée des lieux. Comme chez le touriste d'aventure, on souhaite surtout ici circuler en dehors des réseaux organisés du tourisme de masse. En ce sens, on se rapproche du voyageur allocentrique (*allocentric traveller*) (Plog, 1973), du touriste errant (*wanderer*) (Vogt, 1976) ou de l'explorateur de Cohen (1972) qui sont en quête d'un *autre* tourisme. Tout comme le voyageur de l'interstice (Urbain, 1991), l'explorateur urbain « est à l'affût des intervalles encore vacants dans l'univers du voyage » (p. 221). Selon Robinson, il s'agirait d'une forme d'anti-tourisme par lequel on souhaite surtout expérimenter des espaces-temps qui sont libres de narratifs spécifiques. À ce sujet, il est pertinent de noter que contrairement au touriste culturel, l'explorateur ne recherche pas forcément l'authenticité historique, il recherche plutôt une expérience authentique (Robinson, 2015 : p. 152).

Le tourisme extrême se retrouve quant à lui à l'extrême du tourisme d'aventure, il est principalement ancré dans la prise de risque. Il s'agit pour le touriste extrême, comme pour le sportif extrême d'ailleurs, d'« aller au bout de soi-même », de « dépasser ses limites » (Le Breton, 2000). Comme le remarquent plusieurs auteurs, ce goût du risque et de l'extrême répond d'une tendance croissante dans la société occidentale contemporaine qui, aliénée et dépourvue de repère symbolique fort, cherche à vivre des expériences ultimes (Le Breton, 2000 ; Urry, 1990). Si cette quête de l'extraordinaire est, selon Urry (1990), au fondement même du tourisme, elle semble aujourd'hui poussée à l'extrême : « People keep demanding new out-of-the ordinary experiences » (p.102). Dans le même ordre d'idée, parce qu'il se rattache à la catastrophe, à la mort et à la souffrance, on associe souvent l'exploration urbaine au tourisme noir ou morbide (High et Lewis, 2007 ; Davidov, 2015). Ce dernier est défini comme l'acte de voyager vers des sites associés à la mort, à la souffrance et au macabre (Stone, 2006, p. 143). Il s'agit d'une étiquette qui chapeaute en fait de nombreux produits touristiques incluant le tourisme culturel et patrimonial et le tourisme extrême. Depuis quelques années, on remarque toutefois un intérêt croissant pour les lieux marqués par des événements récents ou même actuels (Lennon et Foley, 2000), tendance qui répond, encore une fois, d'une quête d'expériences exaltantes. Dans ce contexte, comme c'est le cas avec les formes de tourisme mentionnées précédemment, le touriste ne fait plus simple figure de spectateur, il devient aussi témoin et parfois même acteur.

Il est intéressant de constater que les formes de tourisme auxquelles renvoie l'exploration urbaine ont plusieurs points en commun. Il y a là une volonté de se distinguer des circuits du tourisme de masses, un intérêt pour l'inconnu, un goût du risque et une recherche de l'expérience inédite. La recherche sur l'exploration urbaine nous révèle que plusieurs auteurs qui se sont intéressés à cette pratique, l'encensant ou la critiquant, se sont principalement penchés sur les images qui en découlent, alors que très peu, hormis peut-être Garrett (2011, 2012), se sont intéressés à ce qu'en disent les explorateurs et à ce qui motive leur quête. Afin de combler un pan de la littérature sur le sujet, mais aussi pour compléter et affiner notre portrait de l'explorateur urbain, nous proposons donc une analyse de discours qui servira à mettre en lumière ce qui motive cette quête d'une expérience radicale chez les explorateurs urbains.

Méthodologie

Pour mieux comprendre cette pratique et les motivations qui l'engagent, nous proposons d'analyser le contenu de sources diverses, représentatives des discours, des pratiques, des conseils et des explications données par les explorateurs urbains eux-mêmes. Ainsi, une littérature ciblée, des forums spécialisés en ligne, des sites web et blogues sur ce sujet de même que plusieurs documents audiovisuels et autres reportages pertinents ont été dépouillés et analysés afin de dresser un panorama le plus exhaustif possible et ce, sur une période couvrant deux années d'échanges recensés sur ces diverses plateformes. Au total, ce sont 10 forums spécialisés, 19 sites web et blogues et 11 documentaires qui constituent le matériel de base de nos analyses, le tout sur une couverture géographique essentiellement Nord-Américaine (environ 75 % de l'ensemble des sources) et partiellement Européenne (Royaume-Uni, France, Belgique à 25 %). Un site web australien a aussi été introduit dans cet échantillonnage. À noter aussi que nos analyses s'attachent davantage à l'étude des discours et des représentations répertoriées dans ces diverses plateformes et moins à l'observation directe des pratiques effectives des explorateurs urbains. Cette dernière stratégie pourrait être assumée ultérieurement à une autre étape de nos travaux.

Très peu d'auteurs ont tenté de faire une synthèse du discours des explorateurs urbains à partir de leurs témoignages sur différentes tribunes, notamment les forums et les blogues sur le web. Outre de très rares exceptions (Bennett, 2010 ; Anderson *et al.*, 2015), les chercheurs théorisent sur l'exploration urbaine de manière très générale sans faire de distinction sur la nature des lieux visités ou les contextes inhérents à l'état de ces lieux. L'analyse des expériences vécues, des motivations des explorateurs ainsi que de leurs transgressions emprunte par ailleurs davantage aux ouvrages sur le skateboard (Borden, 2001), sur le « street art » (Schacter, 2008) et sur le parkour (Mould, 2009), autant de pratiques considérées comme d'autres sources d'émancipation dans l'espace urbain. Comme le soulignent plusieurs auteurs, les forums sont devenus des outils incontournables pour l'explorateur urbain (Bennett, 2010 ; Garrett, 2012 ; Mott et Roberts, 2014). Dans les médias sociaux, il existe d'autres sources accessoires et complémentaires qui méritent d'être aussi observées (notamment sur Instagram et Facebook), mais les forums et les sites web demeurent les sources les plus riches et les plus pertinentes, et ce, surtout auprès d'une catégorie d'explorateurs qu'on pourrait qualifier de plus traditionnels. Aux fins de cet article, nous nous sommes particulièrement attardés sur le forum UER (Urban Exploration Resource). Ce forum est de loin le plus utilisé et le plus populaire auprès des explorateurs⁶. Nous avons également intégré plusieurs éléments des autres sources énumérées plus tôt. Dans un article portant sur la communauté virtuelle DetroitYes!, Atkinson et Rosati (2012) dressent un portrait des utilisateurs qui s'intéressent aux ruines de Détroit. Dans ce contexte, ils distinguent quatre figures types : l'historien, le planificateur urbain local, le conteur et l'explorateur. Lorsque l'on analyse les discussions qui se tissent dans les différents forums d'exploration (et plus particulièrement dans EUR), on remarque qu'il existe aussi différents types d'explorateurs. On pourrait distinguer trois grandes catégories : le photographe, l'aventurier et l'historien. Comme c'est le cas pour les figures types de Atkinson et Rosati, ces trois archétypes peuvent être interchangeables ; un photographe peut aussi être aventurier et historien et vice versa.

Les motivations de l'explorateur : plus que du voyeurisme sensationnaliste

Comme nous l'avons mentionné, l'explorateur est le témoin privilégié de la transition des lieux, mais il ne participe pas aux processus de patrimonialisation, de réaménagement ou d'appropriation citoyenne. Quelles sont alors ses motivations et quel est son rôle ? High (2013) est l'un des plus critiques vis-à-vis de cette pratique. Selon lui, l'explorateur, et plus particulièrement le

photographe, est un homme blanc de classe moyenne qui transmet une image romancée de l'époque industrielle et des territoires sinistrés. Se faisant, il omet la réalité du travailleur, ou de la victime, et les répercussions de la crise sur son mode de vie. En réponse aux critiques de High, Garrett (2011, 2012), qui se reconnaît lui-même ethnologue et explorateur, défend qu'au contraire, adepte et fervent pratiquant du droit à la ville, l'explorateur est le messager d'une mémoire vernaculaire en voie de disparaître (Garrett, 2011, 2012). Il est intéressant de noter que la critique de l'exploration urbaine passe largement par une analyse de la photographie d'exploration. Pour cette raison, c'est à travers l'analyse du Forum EUR et l'observation de plusieurs autres forums et sites web que nous avons choisi d'aborder la thématique. D'emblée, cette analyse nous permet de constater que les intérêts des explorateurs sont variés et multiples. Le Forum EUR, qui est comparable aux autres Forums d'exploration, propose essentiellement trois types de discussions : 1) deux plateformes générales (*UE Main* et *UE Rookie* qui ciblent les nouveaux explorateurs) ; 2) trois plateformes de photographies et de vidéos (*UE photography*, *UE photography critiques* et *UE videos*) et ; 3) une plateforme de conseils (*UE tutorials, lessons and useful infos*). Les explorateurs s'en servent ainsi pour raconter leurs explorations – exploits, défis, erreurs, trouvailles, rencontres, etc. –, partager leurs photographies, et demander conseil. À partir des données recueillies dans ces plateformes, on peut distinguer trois catégories d'explorateurs qui correspondent aussi à différentes motivations : le photographe, l'aventurier et l'historien. Précisons que 42% de notre échantillonnage concerne l'explorateur photographe, 38% l'explorateur aventurier et 20% l'explorateur historien.

L'explorateur photographe : le beau, le vrai ou l'impossible

L'explorateur photographe est le mieux connu du grand public. La multiplication de livres, de blogues, de sites de photographie de ruines dans la dernière décennie a largement contribué à sa popularité. Lorsqu'on leur demande comment ils ont commencé, plusieurs jeunes explorateurs affirment qu'ils ont d'abord été séduits par la photographie de ruines. Sur les forums, photographes professionnels et amateurs s'échangent des conseils techniques, la photographie y est centrale. Il faut dire que la majorité des explorateurs prennent des clichés durant leurs explorations. La photographie n'a pourtant pas la même importance pour chacun. L'explorateur photographe est celui qui, comme *Flawless_photography*⁷, explore principalement dans le but de faire de la photo :

À vrai dire, je me suis mis à explorer quand j'ai choisi de faire de la photo. J'ai toujours été intéressé par les immeubles en ruines pour voir ce qui leur arrivait, mais le désir de les explorer m'est venu lorsque je me suis vraiment plongé dans la photographie. J'ai toujours pensé que ce serait amusant d'aller voir de près des lieux où très peu de gens vont mais, avant que je me mette à prendre des photos, cela semblait trop inutile.⁸

Flawless_photography ; traduction de la revue

Le photographe est aussi celui qui s'intéresse davantage à l'esthétique du lieu ; il cherche surtout le beau et l'inusité. Si le photographe apprécie les ruines, c'est qu'elles rassemblent à la fois architecture, contrastes et textures. Certains photographes apprécient les graffitis, mais une grande partie d'entre eux, comme Collaro, rêvent de lieux intouchés; des lieux encore secrets qui n'ont pas encore été transformés par l'homme :

Que cherchez-vous dans des lieux abandonnés ?
Personnellement ? Des endroits qui sont généralement plus ou moins intacts, parce que dans cet état, avec tout juste une couche de poussière couvrant les objets tels qu'ils étaient exactement il y a 20 ans, 30 ans, essentiellement, c'est tomber sur quelque chose venu tout droit d'un film d'apocalypse.⁹

Collaro ; traduction de la revue

Pour habiller le paysage et produire un effet dramatique, plusieurs photographes préfèrent lorsqu'il y a des objets et de la machinerie sur place. Parce que la photographie exige du travail et du temps, les photographes recherchent aussi l'isolement, évitant parfois les lieux qui sont plus susceptibles d'être visités par la police ou par d'autres utilisateurs.

Même s'ils ont des goûts similaires, les photographes ne s'entendent pas forcément sur une même ligne de conduite. On remarque par exemple une distinction entre ceux qui recherchent l'esthétique et ceux qui souhaitent capturer la réalité : les artistes vs les documentaristes. Ces deux motivations peuvent se croiser, mais il existe un important débat entre ceux qui déplacent les artefacts et ceux qui s'efforcent de ne rien bouger. Notons que même s'ils organisent leur décor, la plupart s'efforcent de remettre les choses à leur place, suivant ainsi la règle « ne prendre que des photos, ne laisser que des empreintes ». Si l'on se penche brièvement sur leurs oeuvres, on reconnaît quatre catégories d'images. Premièrement, il y a des clichés en grand-angle qui nous dévoilent des paysages. Ces photos représentent tout un décor, incluant différents objets, des jeux de lumière ou de couleur et des textures. Deuxièmement, on trouve des photos d'objets trouvés, des détails d'architecture ou de machinerie. Troisièmement, il y a des photographies d'art abstrait. Il peut être question d'un angle étroit ou d'un effet d'exposition, mais il s'agit toujours de photos qui dénaturent l'objet photographié. Finalement, il y a des photographies qui rendent compte du danger des lieux ou de la difficulté d'y accéder. Ces photos se rapprochent plutôt de la photographie de sports extrêmes. Malgré la dégénérescence du lieu ou du détail photographié, ces différentes images sont des photographies d'art ; elles paraissent très travaillées et misent principalement sur une valeur esthétique.

L'explorateur aventurier : illégalité, performance et stratégie

Si l'explorateur photographe est le mieux connu du grand public, l'explorateur aventurier est le plus stigmatisé. Parce qu'il est stimulé par les sensations fortes, il est aussi celui qu'on associe généralement à l'illégalité, à la délinquance et à la nuisance. L'aventurier est pourtant bien plus qu'un délinquant, il est aussi un acrobate et un fin stratège. Pour lui, l'exploration urbaine est à la fois ludique, marginale et extrême (dans le sens de sport extrême). Il n'est jamais vraiment dans la contemplation, mais dans une expérience sensorielle et physique. Sur les forums, l'aventurier est celui qui trouve les accès les plus inusités (*point of entry*) et celui qui performe les infiltrations les plus périlleuses. Si le photographe se rapproche du graffiteur et de l'artiste de rue, l'aventurier est beaucoup plus près du skateboarder ou du traceur de parkour. Lorsqu'on leur demande ce qu'ils recherchent dans l'exploration, plusieurs aventuriers, comme Darthbindy, répondent qu'ils recherchent principalement le défi :

Je suis assez enthousiaste pour tous les types de lieux abandonnés, mais je préfère ceux dans lesquels il est extrêmement difficile de pénétrer. Je trouve vraiment gratifiant de travailler dur pour entrer dans un endroit (sans faire aucun dommage) et de pouvoir explorer un lieu qui est resté essentiellement dans l'état où il se trouvait quand il a été abandonné par ses propriétaires (sans déchets ou plein de graffitis). Bien que je fasse la plupart de mes explorations dans des bâtiments normaux, le travail qui m'occupe presque constamment c'est d'élaborer un plan pour entrer dans un endroit sous haute sécurité, que presque tout le monde considère entièrement inaccessible.¹⁰

Darthbindy ; traduction de la revue

La plupart d'entre eux affirment rechercher le frisson (*thrill*), la peur, la morbidity. Sur les forums, les discussions entre aventuriers ressemblent parfois à des concours d'histoires de peurs. Visiblement, l'aventurier aime raconter et il transmet ses péripéties au fil de discussions inusitées : qui avez-vous déjà rencontré ? Quel objet étrange avez-vous trouvé ? Avez-vous déjà trouvé une arme ? Un moment où vous vous êtes dit : « Oh Merde ! » (*that « Oh shit » moment*), etc. Les photos de l'aventurier servent d'ailleurs principalement à imaginer ses récits ou à prouver la véracité d'une histoire, l'intensité d'un défi. Parce qu'il est justement dans le défi, l'aventurier est toujours aussi dans la stratégie d'infiltration. Pour cette raison, il utilise aussi le forum pour partager des conseils techniques. Même lorsqu'ils partagent ses stratégies, l'aventurier prône la débrouillardise et l'essai-erreur. Pour lui, l'expérience de l'exploration est primordiale. Ainsi, l'aventurier n'est pas seulement un témoin du temps qui passe, il est un acteur et un usager.

L'explorateur historien : à la recherche d'un temps perdu

Finalement, le troisième type d'explorateur est l'historien. Ce dernier est le moins connu du grand public, mais il n'est pas moins actif pour autant. L'historien est moins hagar que l'aventurier ; il aime prendre son temps pour connaître, explorer et comprendre un endroit. Comme Tunnelrunner, la majorité des historiens aiment être bien préparés avant une exploration :

En général, j'aime prendre mon temps, faire de la recherche et me mettre à réfléchir. Je tiens à essayer d'apprendre l'histoire d'un lieu, même si je n'ai jamais l'intention d'afficher publiquement ce que je sais, de peur d'en dire trop.¹¹

Tunnelrunner ; traduction de la revue

Après l'exploration, l'historien poursuit son expédition en l'alimentant de recherches supplémentaires : il fouille les archives, lit les journaux, dépoussière les cartes, interroge les aînés du voisinage, etc. Il est d'ailleurs le seul à entretenir des liens extra-explorations pour alimenter son expérience. Sur les forums, les historiens sont ceux qui racontent en détail l'histoire des lieux explorés et des objets trouvés. Ils sont d'ailleurs très souvent adeptes de détails précis et de dates. Comme c'est le cas pour KD20, c'est souvent cet intérêt pour l'histoire qui les a d'abord menés à l'exploration :

Il y a deux ans, j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire des bâtiments de mon université. Grâce à mes recherches, j'ai découvert que dans le sous-sol de l'un des bâtiments, il y avait une piscine (natatorium) abandonnée. Dès que j'ai compris ce qui en était, je me devais d'aller voir, d'autant plus qu'il est prévu que l'immeuble soit rénové et la piscine sera probablement enlevée lors de la rénovation.¹²

KD20 ; traduction de la revue

À travers l'exploration, qu'il considère essentiellement comme une expérience temporelle, l'historien souhaite se faire le témoin d'une histoire passée et d'une histoire marginale. En 2014, au *Festival of Dangerous Ideas*¹³, Garrett expliquait que l'exploration urbaine permet une connexion active avec l'histoire, ce que les musées, les images et les livres ne permettent jamais vraiment. Parce qu'elle se déroule en dehors des circuits touristiques et muséaux, l'explorateur est libre d'interpréter l'histoire comme il lui convient. D'une certaine manière, il cherche ainsi à s'inscrire dans une histoire qui est plus grande que lui. Lorsqu'il explore, il s'émeut devant des détails qui paraissent anachroniques. Même s'il s'intéresse à l'architecture et aux couches d'histoire qui s'accumulent sur la façade d'un bâti, l'historien est plus particulièrement friand des objets et des machineries. Lorsqu'il prend des clichés, c'est pour documenter des éléments qui ne l'ont jamais été auparavant. Ainsi, il archive tout ce qui risque de bientôt disparaître. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que ses photos tiennent davantage de l'échantillon ou de l'inventaire d'archive que de la photographie d'art ou de loisir. Cette photographie qui, contrairement à celle du photographe, ne sera jamais publiée en dehors des forums d'exploration devient ainsi une trace privilégiée de l'entre-deux.

Et l'explorateur-touriste ?

Si l'on revient à notre questionnement initial sur le rapport qu'entretient l'explorateur urbain au tourisme on peut se demander : qu'en est-il de la figure de l'explorateur-touriste ? Si l'on s'en tient aux blogues et forums d'exploration urbaine, la plupart des explorateurs commencent à l'adolescence en explorant des lieux abandonnés dans leur voisinage. C'est seulement lorsqu'il ne leur reste plus rien à explorer dans la région qu'ils choisissent parfois d'étendre les limites de leur terrain de jeu. En contrepartie, il existe également quelques cas d'explorateurs qui ont commencé à explorer lors d'un voyage et on poursuit l'expérience lorsqu'ils sont rentrés au pays. Dans tous les cas, si l'exploration urbaine n'est pas forcément une affaire de voyage, elle implique une forme de déplacement vers un environnement inhabituel. Ceci étant dit, dans les blogues et forums, les explorateurs aiment à se distinguer des touristes. Selon eux, les touristes sont ceux qui suivent les règles et qui suivent des circuits tout tracés :

Un touriste paie le montant demandé pour une visite guidée et on lui signale quels sont les meilleurs endroits pour prendre de « bonnes photos » ; ensuite, il va probablement acheter un T-shirt et une tasse à la boutique de cadeaux. Un explorateur regardera partout, à la recherche de quelque chose d'intéressant qui ne figure pas sur le menu.¹⁴

MacGyver ; traduction de la revue

Ainsi, les explorateurs semblent penser que les lieux et expériences touristiques ne sont jamais vraiment authentiques. Certains, comme Vince, vont jusqu'à affirmer qu'un explorateur qui se base sur les sites web et les forums pour trouver des lieux d'exploration est aussi un touriste puisqu'il ne se donne pas la peine de découvrir lui-même ses lieux de visite :

À vrai dire, comme il y a un grand nombre d'explorateurs de lieux urbains abandonnés qui se contentent de faire une recherche sur des sites web pour savoir où aller, il faudrait les classer dans une nouvelle catégorie de « touristes urbains ». Quelqu'un qui s'aventure dans un quartier inconnu à la recherche d'endroits extraordinaires agit dans un esprit bien différent de celui qui achète tout l'équipement nécessaire mais qui ne réussit jamais à dénicher tout seul des endroits inconnus jusqu'ici.¹⁵

Vince ; traduction de la revue

De manière générale, les explorateurs critiquent le manque d'originalité et d'initiative des touristes. Préférant l'anonymat et la liberté qui s'y rattache, ils se désolent aussi souvent de la présence massive de touristes dans les lieux urbains.

Discussion et conclusion : l'exploration et la quête d'une expérience radicale

D'une certaine manière, même si dans les blogues et forums les explorateurs aiment à se distinguer des touristes, leur activité correspond néanmoins à la définition du tourisme que propose l'Organisation mondiale du tourisme :

Un phénomène social, culturel et économique qui implique le déplacement de personnes vers des pays ou des endroits situés en dehors de leur environnement habituel à des fins personnelles ou professionnelles ou pour affaires. Ces personnes sont appelées des visiteurs (et peuvent être des touristes ou des excursionnistes, des résidents ou des non-résidents) et le tourisme se rapporte à leurs activités, qui supposent pour certaines des dépenses touristiques.

Comme c'est le cas avec le voyageur de l'interstice (Urbain, 1991), l'explorateur est toutefois un touriste qui « au coeur de l'espace connu du quotidien, réinvente le regard distancié nécessaire à l'expérience de l'étrangeté et au plaisir de la découverte » (Urbain, 1991 : p. 225). Il faut également noter, comme le souligne High (2013), que même s'ils ne se considèrent pas des touristes, une partie des explorateurs, principalement les photographes, participent d'une manière ou d'une autre à la popularisation croissante des ruines et autres lieux abandonnés. En transmettant une vision romancée de la ruine, l'explorateur-photographe participe en effet à faire de ces espaces des lieux de tourisme. Alors qu'il considère le tourisme comme inauthentique, il participe ainsi lui-même à contrefaire le réel. Il faut toutefois rappeler, à l'instar de Robinson (2015), que l'explorateur urbain n'est pas forcément en quête d'authenticité historique. Si l'on s'en tient aux résultats de notre recherche, on pourrait avancer que là où l'explorateur-historien s'intéresse davantage à l'héritage vernaculaire et à ce qu'il en reste à l'ère post-industrielle, l'explorateur-photographe et l'explorateur-aventurier, eux, sont davantage en quête d'authenticité expérientielle. Ainsi, ces derniers se rapprochent du « touriste expérientiel » et du « touriste expérientiel » dont parlait déjà Cohen en 1979. Selon l'auteur, ces deux types de touristes modernes (pour ne pas dire post-modernes), désenchantés et conscients de leur aliénation, cherchent en quelque sorte à donner un nouveau sens à leur vie (Cohen, 1979 : p. 186). Là où le touriste expérientiel garde une certaine distance vis-à-vis la communauté d'accueil, le touriste expérientiel tend à y prendre place. Dans le cas de l'exploration urbaine, l'explorateur n'engage que très rarement des contacts avec le voisinage. Comme le voyageur de l'interstice, « il prend plaisir à la clandestinité » (Urbain, 1991 : p. 222). L'explorateur n'en est pas moins dans une quête d'expérience.

Cette quête d'expérience nous apparaît comme fondamentale dans l'étude de l'exploration urbaine. Dans la dernière décennie, l'exploration urbaine a fait l'objet de plusieurs articles, livres, documentaires et séries télévisées. Les explorateurs y sont présentés de différentes manières, mais qu'ils soient photographes, aventuriers ou historiens, ils sont toujours à la recherche d'une expérience intense, unique et marginale : ils cherchent la beauté dans la décrépitude, le lieu mal connu et les traces d'une histoire oubliée. Tout comme le voyageur de l'interstice, ils se font les témoins et les usagers d'un espace-temps qui est généralement perçu comme inutile, vide de sens et d'identité. Ils se font à la fois les témoins d'un temps perdu et d'un temps qui s'écoule en dehors du quotidien. Dans ce contexte, la ruine n'est plus seulement un lieu du passé et d'abandon, elle s'institue comme le lieu d'un présent parallèle : un territoire où tout est possible, mais seulement en attendant. D'une certaine manière, même si cette forme d'habiter éphémère ne transformera pas fondamentalement le territoire, la ruine devient quand même une sorte de structure d'accueil, un lieu pour une réflexion et un mode *autre*.

Selon Garrett (2012), l'exploration relève d'un désir de résistance envers le contrôle de l'espace. Dans les forums, plusieurs discussions confirment une frustration quant à ce contrôle, mais on y trouve peu de discours véritablement engagés. Or, lorsque les explorateurs expriment un désir de vide, lorsqu'ils recherchent un espace-temps parallèle, n'est-ce pas là une manière de refuser la saturation et la rapidité qui caractérisent notre époque contemporaine ? Dans « Expérience et pauvreté », Benjamin (2000) explique que les grands créateurs du début du XX^e siècle, dépassés et appauvris par la rapidité de l'innovation technique, ont ressenti la nécessité de faire table rase pour créer à partir du rien/de la destruction. Nous croyons que l'explorateur urbain se trouve dans une position similaire. Il n'est certes jamais question de détruire ou d'effacer dans l'exploration. Il est parfois question de créer, mais le photographe n'est pas le seul explorateur à rechercher le vide et la destruction. On pourrait toutefois avancer que même lorsqu'il n'est pas créateur, l'explorateur reconnaît la nécessité de la table rase dans un contexte de dépassement et d'appauvrissement.

L'exploration est également perçue comme un outil de résilience. En introduction du documentaire *Urbex*¹⁶, le narrateur affirme qu'à une époque de dépression, l'exploration s'est avérée plus thérapeutique que des années de thérapie. Compte tenu de la décrépitude de la ruine, cette affirmation semble singulière, mais notre analyse nous permet de constater que plusieurs explorateurs partagent cette même expérience. Par exemple, Homahauser explique qu'il a commencé l'exploration dans une période difficile de sa vie :

Pour moi, faire l'exploration de lieux urbains abandonnés c'est une sorte d'exercice de méditation. J'ai commencé alors que je passais beaucoup de temps seul et que je me trouvais dans une sorte de bidonville existentiel. Il y avait dans les ruines quelque chose qui m'attirait ; cela m'amène peut-être à réaliser que la décrépitude n'est pas une expérience strictement humaine et qu'on peut voir émerger de la beauté « in the ashes of decay ».¹⁷

Homahauser ; traduction de la revue

D'autres racontent comment l'exploration de ruines s'est avérée cathartique dans des situations de deuils. Dans la littérature sur le tourisme noir, plusieurs chercheurs nous parlent de cette valeur émotionnelle (Biran *et al.*, 2010 ; Lennon et Foley, 2000 ; Stone, 2012). Walter (2009) affirme que la société occidentale a perdu le contact avec la mort. Dans ce contexte, le tourisme noir est perçu comme une façon de renouer ce lien. Comme l'explique le narrateur du documentaire *Urbex*, parce qu'elles figurent ce que l'on vit (la mort, la souffrance ou l'échec), l'expérience des ruines engage une forme de recueillement. Comme le souligne Homehauser, l'explorateur trouve aussi du réconfort dans l'idée qu'il y a de la beauté dans la décrépitude.

Finalement, plusieurs auteurs affirment que l'exploration répond d'une forme de nostalgie pour une époque révolue (High, 2010 ; High et Lewis, 2007). Or, si cette nostalgie participe d'une idéalisation du passé, c'est surtout l'innocence et la spontanéité d'une autre époque qui sont convoitées (Robinson, 2015). Cette innocence et cette spontanéité nous ramènent fondamentalement à l'enfance. Dans les forums et les documentaires, plusieurs explorateurs affirment rechercher une liberté et un émerveillement qu'ils associent à leur enfance. Dans *Sens Unique*, Benjamin (1988) tisse un lien intéressant entre la ruine et l'enfance. Pour le philosophe, l'enfant est une victime de la catastrophe au même titre que la ruine ; il devient adulte à la suite d'une série de catastrophes. Aussi, parce qu'il se construit à partir d'expériences passées qui ne sont pas forcément les siennes, l'enfant est en quelque sorte contraint à se construire à partir de la ruine. Il aura la possibilité de s'approprier le déjà-là, ou de le détruire, mais gardera toujours la trace d'un passage de l'histoire. C'est pourquoi, ajoute Benjamin, « les enfants [...] ont une propension particulière à rechercher tous les endroits où s'effectue de manière visible le travail des choses » (1988, p. 150). À partir de cette réflexion, on pourrait avancer qu'à travers l'expérience de la ruine, l'explorateur cherche à retrouver l'enfant en lui, mais aussi à se forger une nouvelle identité. En habitant l'entre-deux, il s'inscrit dans l'histoire et tend à se construire une histoire qui lui est propre.

Au terme de cette première analyse, force est de constater que plusieurs éléments forts expliquent le caractère original de cette pratique. Les trois archétypes de l'explorateur urbain sont nourris par une curiosité, la recherche d'émotions diverses et le souci de vivre une expérience singulière. Parmi ces éléments, retenons le désir de nostalgie, de mémoire, de recueillement, de sensations fortes, de retour à l'enfance. À travers toutes les motivations recensées, on note surtout un besoin d'altérité, l'affirmation d'un soi unique, rare et marginal dans un monde perçu comme contrôlé, limité et largement générique. On est certes loin des motivations du tourisme de masse, mais ce cocktail de motivations et d'attentes représente aussi, à sa manière, un potentiel de mise en tourisme. En effet, les motivations qui se dégagent de notre étude nous permettent d'inscrire l'exploration urbaine comme une forme de tourisme alternatif radical. Cependant, une institutionnalisation ou une « mise en tourisme » plus encadré et systématique de l'exploration constituerait la négation même de l'expérience recherchée et de son caractère distinctif. Dans ce contexte, il serait pertinent de poursuivre l'analyse du rapport entre exploration urbaine et tourisme. Dans un futur rapproché, nous nous proposons d'ailleurs d'explorer cette avenue, questionnant plus à loisir le lien qu'entretient l'explorateur avec le tourisme. Considérant son lien avec le tourisme alternatif, il sera notamment pertinent d'interroger le rapport qu'entretient l'explorateur avec la communauté d'accueil. Dans ce contexte, nous poursuivrons notre analyse des motivations, engageant toutefois des enquêtes empiriques plus fines auprès des participants.

Notes biographiques

Taïka Baillargeon est chargée de cours au Département de géographie à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) et chercheuse dans le Groupe de recherche sur les espaces festifs (GREF). Son doctorat en Études urbaines et touristiques, complété en 2015, portait sur les lieux abandonnés et sur les conflits de représentations qu'ils engagent, se penchant plus particulièrement sur le cas du Generalstab de Belgrade, Serbie. Elle travaille encore aujourd'hui sur ces espaces mal-aimés, s'intéressant davantage aux impacts qu'ils ont sur la ville en général et sur les diverses formes d'appropriations formelles ou informelles qui s'y développent.

Sylvain Lefebvre est professeur au Département de géographie de l'Université du Québec à Montréal. Urbaniste de formation, il est spécialiste en aménagement du territoire et en planification urbaine. Il est directeur du GREF (Groupe de recherche sur les espaces festifs) depuis 1996 (www.gref.ca (<http://www.gref.ca>)) et ses expertises gravitent autour des nouvelles tendances en urbanisme (urbanisme tactique, acupuncture urbaine, réappropriation des espaces, districts culturels, *placemaking*, etc.).

Notes

[1] Urban exploration is a worldwide phenomenon with its own fanzines, conventions, culture, ethics, periodicals, books, movies, MTV specials and clubs from Russia to Australia, Canada to Chile. And it's growing (Nestor, 2007)

[2] Jeff Chapman (aka Ninjalicious) est un pionnier de l'exploration urbaine moderne, le fondateur du fanzine *Infiltration* et l'auteur de *Access All Areas: a user's guide to the art of urban exploration* (2005). Étant donné l'illégalité de l'exploration urbaine, les explorateurs utilisent toujours des noms d'utilisateurs ou des surnoms qui protégé leur anonymat.

[3] Genuine urban explorers never vandalize, steal or damage anything – we don't even litter. We're in it for the thrill of discovery and a few nice pictures, and probably have more respect for and appreciation of our cities' hidden spaces than most of the people who think we're naughty. We don't harm the places we explore. *We love places we explore* (Ninjalicious, 2005)

[4] Urban exploration is interior tourism that allows the curious-minded to discover a world of behind-the-scenes sights (Ninjalicious, 2005, p. 3).

[5] L'urbanisme *do-it-yourself* fait référence à différentes pratiques (éphémères ou temporaires, légales ou illégales) et interventions de très petite échelle qui sont entreprises par des résidents (Iveson, 2013 ; Talen, 2015). L'idée derrière cette pratique est qu'il est possible de participer à la transformation de son quotidien sans passer par un vecteur politique ou économique ; il est possible de transformer la ville sans passer par l'urbanisme formel. Les *flashmob*, le jardinage communautaire (ou *guerrilla gardening*), les arts de la rue et toute autre forme d'installations informelles peuvent être d'excellents exemples d'urbanisme *do-it-yourself*.

[6] En 2007, le Forum UER (<http://www.uer.ca/>) comptait 18 000 membres (Nestor, 2007).

[7] Comme nous l'avons déjà mentionné, les explorateurs utilisent des noms d'utilisateurs pour préserver leur anonymat.

[8] I got into exploring honestly when I picked up photography. I've always been interested in run down places and checking them out, but never had the desire to explore until I dove into photography more. I always thought it'd be fun to check out places very few people go, however before I took photos, it just seemed too fruitless. (Flawless_photography)

[9] What do you look for in abandonment?

Personnaly? Places that are more or less generally untouched, because the state of just dust covering objects left as they were exactly 20, 30 years back, it's like walking in on something straight out of an apocalypse film essentially. (Collaro)

[10] I'm pretty enthusiastic about any type of abandonment, but my favorite kind is the ones that are insanely hard to enter. I find it really rewarding to work hard to enter a place (without doing any damage) and be able to explore something that is essentially how it was when it was left by the owners (not trashed or filled with graffiti). Although most of my exploring is just normal buildings, I almost always am working on a plan to get into some high security place that is considered by most to be entirely inaccessible. (Darthbindy)

[11] I generally like to take my time, do research, and think things out for a bit. I like to try to learn the history of a location, even if I never plan to post it publicly for fear of giving away too much. (Tunnelrunner)

[12] Two years ago, I became interested in the history of the buildings at my university. Through my research, I discovered that one of the buildings had an abandoned swimming pool/natatorium in the basement. As soon as I figured this out, I had to go see it, especially since there are plans to renovate the building and the pool will likely be removed during the renovation. (KD20)

[13] Le *Festival of Dangerous Ideas* est un évènement annuel qui prend place en Australie. Les invités y présentent des sujets d'actualités controversés.

[14] A tourist pays money for a guided tour and takes pictures at designated "good photo opportunities" and probably buys a shirt and mug in the gift shop afterwards. An explorer will look all over the place for interesting things that may not be on the menu. (MacGyver)

[15] Frankly, with the number of urban explorers who find locations exclusively off of existing web sites, there should be a new category called 'urban tourists'. Someone who wanders into an unknown neighbourhood to look for the extraordinary has more spirit than someone who buys all the gear but never finds their way to new places on their own. (Vince)

[16] Le documentaire *Urbex – A documentary* de Chris Sendrowsky peut-être visionné à l'adresse suivante : (<https://vimeo.com/90432789>) .

[17] I found Urban Exploring to be a kind of meditative exercise. I first got into it when I'd been spending a lot of time alone and was in somewhat of an existential slum. Something about the ruins attracted me to them; perhaps the realization that decay isn't a strictly human experience and seeing the beauty that can arise from the ashes of decay. (Homahauser)

Bibliographie

AMBROSINO, C. et L. ANDRES (2008). « Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace », *Espaces et sociétés*, vol. 3, n° 134, p. 37-51. doi : <https://doi.org/10.3917/esp.134.0037>

ANDRES, L. et B. GRÉSILLON (2011). « Les Figures de la friche dans les villes culturelles créatives », *L'Espace géographique*, vol. 1, n° 40, p. 15-30. doi : <https://doi.org/10.3917/eg.401.0015>

ATKINSON, J. et C. ROSATI (2012). « DetroitYES! and the Fabulous Ruins Virtual Tour : The Role of Diffused Intertextual Production in the Construction of Alternative Cityscapes », *Critical Studies in Media Communication*, vol. 29, n° 1, p. 45-64. doi : <https://doi.org/10.1080/15295036.2010.516002>

BENJAMIN, W. (1988). *Sens Unique précédé de Une Enfance Berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau.

BENJAMIN, W. (2000). *Oeuvres II*, Paris, Gallimard.

- BENNETT, L. (2010). « Bunkerology; a case study in the theory and practice of urban exploration », *Environnement and Planning D : Society and Space*, vol. 29, p. 421-434. doi : <https://doi.org/10.1068/d13410>
- BIRAN, A., Y. PORIA et G. OREN (2011). « Sought experiences at (dark) heritage sites », *Annals of Tourism Research*, vol. 38, n° 3, p. 820-841. doi : <https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.12.001>
- BORDEN, I. (2001). *Skateboarding, Space and the city : Architecture and the Body*, Oxford, Berg.
- BOURDEAU, P. (1994). « Tourisme d'aventure : la traversée des apparences », *Téoros*, vol. 13, n° 3, p. 6-10. doi : <https://doi.org/10.7202/1077107ar>
- BOWMAN, M.S., et P.C. PEZZULLO (2010). « What's so 'dark' about 'Dark Tourism'?: Death, Tours, and Performance », *Tourist Studies*, vol. 9, n° 3, p. 187-202. doi : <https://doi.org/10.1177/1468797610382699>
- CARTER, C. (2013), « The Meaning of Adventure » in Peter VARLEY, Steave Taylor et Tony Johnson, *Adventure Tourism : Meaning, Experience and Learning*, New York, Routledge.
- CHALINE, C. (1999). *La régénération urbaine*, Paris, PUF.
- COHEN, E. (1972). « Toward a Sociology of International Tourism », *Social Research*, vol. 39, p. 164-182.
- COHEN, E. (1979). « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2, p. 179-201. doi : <https://doi.org/10.1177/003803857901300203>
- DAVIDOV, V. (2016). « Abandoned Environment » in Ismael VACCARO, *The Anthropology of Post-industrialism : Ethnographies of disconnections*, New York, Routledge, p. 147-165.
- DROUIN, M. (2006). « La fin des ruines », *Téoros*, vol. 25, n° 1, p. 58-61. doi : <https://doi.org/10.7202/1071037ar>
- DUNKLEY, R., MORGAN, N. et S. WESTWOOD (2011). « Visiting the trenches: Exploring meanings and motivations in battlefield tourism », *Tourism Management*, vol. 32, n° 4, p. 860-868. doi : <https://doi.org/10.1016/j.tourman.2010.07.011>
- FRASER, E. (2012). « Urban exploration as adventure tourism: Journeying beyond the everyday » dans H. ANDREWS et L. ROBERTS, *Liminal Landscapes : Travel, Experience, and Spaces In-between*, New York, Routledge, p. 136-151.
- GANDY, M. (2013). « Marginalia : Aesthetics, Ecology, and Urban Wastelands », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 103, n° 6, p. 1301-1316. doi : <https://doi.org/10.1080/00045608.2013.832105>
- GARRETT, B. L. (2012). « Undertaking recreational trespass: urban exploration and infiltration », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 39, n° 1, p. 1-13. doi : <https://doi.org/10.1111/tran.12001>
- GARRETT, B. L. (2011). « Assaying history : creating temporal junctions through urban exploration », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 29, p. 1048-1067. doi : <https://doi.org/10.1068/d18010>
- HELL, J. et A. SCHÖNLE (2010). *Ruins of modernity*, Londres, Duke University Press. doi : <https://doi.org/10.2307/j.ctv11cw4pf>
- HERNANDEZ, J. (2008). « Le tourisme macabre à la Nouvelle-Orléans après Katrina : résilience et mémorialisation des espaces affectés par des catastrophes majeures », *Norois*, vol. 3, p. 61-73. doi : <https://doi.org/10.4000/norois.2208>
- HIGH, S. (2013). « Beyond Aesthetics: Visibility and Invisibility in the Aftermath of Deindustrialization », *International Labor and Working-Class History*, vol. 84, p. 140-153. doi : <https://doi.org/10.1017/S0147547913000276>
- HIGH, S. et D.K. LEWIS (2007). *Corporate Wasteland : The Landscape and Memory of Deindustrialization*, Toronto, Between the lines.

- HOLDEN, P. (1984). *Alternative Tourism : Report on the workshop on Alternative tourism*, Bangkok, The Coalition.
- IVESON, K. (2013). « Cities within the City: Do-It-Yourself Urbanism and the Right to the City », *IJURR*, vol. 37, n° 3, p. 941-956. doi : <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12053>
- JANIN, C. et L. ANDRES (2008). « Les Friches : espaces en marge ou marges de manoeuvre pour l'aménagement des territoires? » *Annales de géographie*, vol. 5, n° 663, p. 62-81. doi : <https://doi.org/10.3917/ag.663.0062>
- LACROIX, S. (2007). *Ce que nous disent les ruines; la fonction critique des ruines*, Paris, L'Harmattan.
- LE BRETON, D. (2000). *Passions du risque*, Paris, Métailié. doi : <https://doi.org/10.3917/meta.breto.2000.01>
- LEBRUN, A. (2011). *Perspective dépravée : entre catastrophe réelle et catastrophe imaginaire*. Paris, Éditions du Sandre.
- LENNON, J. J., et M. FOLEY (2000). *Dark Tourism; the attraction of death and disaster*, Londres, Thomson.
- LYNCH, P., et S. CAUSEVIC (2008). « Tourism development and contested communities », *Espaces temps* [En ligne] (<http://www.espacestems.net/articles/tourism-development-and-contested-communities/>)
- MATOGA, L. (2015). « Exploring the History and Heritage of communism in NowaHuta District in Krakow, Poland : Potential or problem in managing tourism in a city? », *Journal of Hospitality and Management Tourism*, vol. 6, n° 7, p. 90-103. doi : <https://doi.org/10.5897/JHMT2015.0160>
- MARCHAND, Y. et R. MEFFRE (2010). *The Ruins of Detroit*, Göttingen, Steidl.
- MOON, W. (2009). « Reclaiming the Ruin : Detroit's Second Coming? », *Places*, vol. 21, n° 1, p. 36-41.
- MOTT, C. et S. ROBERTS (2014). « Not Everyone Has (the) Balls: Urban Exploration and the Persistence of Masculinist Geography », *Antipodes*, vol. 46, n° 1, p. 229-245. doi : <https://doi.org/10.1111/anti.12033>
- MOULD, O. (2009). Parkour, the city, the event. *Environment and Planning D : Society and Space*, 27, 738-750. doi : <https://doi.org/10.1068/d111108>
- NESTOR, J. (2007). « The art of urban exploration », *San Francisco Chronicle*, 16 août [Enligne] (<http://www.sfgate.com/default/article/The-Art-of-Urban-Exploration-2546675.php>) .
- NINJALICIOUS (2005). *Access all areas : a user's guide to the art of urban exploration*, Canada, Infilpress.
- PEARCE, D. G. (1992). « Alternative tourism : Concepts, Classifications and Questions », dans V.L. SMITH et W.R. EADICTON, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 15-30. doi : <https://doi.org/10.9783/9781512807462-005>
- PLOG, S. (1974). « Why Destination areas rise and fall in popularity », *The Cornell Hotel and Restaurant Quarterly*, vol. 14, n° 4, p. 55-58. doi : <https://doi.org/10.1177/001088047401400409>
- RAFFESTIN, C. (1997). « Une société de la friche ou une société en friche », *Collage*, vol. 4, p. 12-15.
- ROBINSON, P. (2015). « Conceptualizing Urban Exploration as Beyond Tourism and Anti-Tourism », *Advances in Hospitality and Tourism Research*, vol. 3, n° 2, p. 141-164.
- SCHACTER, R. (2008). « An ethnography of iconoclasm », *Journal of Material Culture*, vol. 13, n° 1, p. 35-61. doi : <https://doi.org/10.1177/1359183507086217>
- STONE, P.R. (2006). « A dark tourism spectrum: towards a typology of death and macabre related tourist sites, attractions and exhibitions », *Tourism*, vol. 54, n° 2, p. 145-160.
- STONE, P.R. (2012). Dark Tourism and significant other death; Towards a Model of Mortality Mediation. *Annals of Tourism Research*, 39.3, 1565-1587. doi : <https://doi.org/10.1016/j.annals.2012.04.007>

- STONE, P.R., et R. SHARPLEY (2008). « Consuming Dark Tourism : A thanatological Perspective », *Annals of Tourism Research*, vol. 35, n° 2, p. 574-595. doi : <https://doi.org/10.1016/j.annals.2008.02.003>
- SUMIDA, C. (2015). « Ruins and Nostalgia: A Study of the Japanese Modern Industrial Ruins' Boom in the 2000s » dans J. PETRI (dir.), *Performing cultures*, Cracovie, LIBRON, p. 73-80.
- TALEN, E. (2015). « Do-It-Yourself Urbanism : A History », *Journal of Planning History*, p. 1-14. doi : <https://doi.org/10.1177/1538513214549325>
- URBAIN, J. D. (1991). *L'Idiot du voyage*, Paris, Plon.
- URRY, J. (1990). *The Tourist Gaze*, Londres, SAGE.
- VIDLER, A. (1992). *The Architecture Uncanny*, Boston, The MIT Press.
- VOGT, J.W. (1976). « Wandering : youth and travel behavior », *Annals of tourism research*, vol. 32, n° 1, p. 834-851. doi : [https://doi.org/10.1016/0160-7383\(76\)90051-7](https://doi.org/10.1016/0160-7383(76)90051-7)
- WALTER, T. (2009). « Dark tourism : Meditating between the dead and the living » dans R. SHARPLEY et P.R. STONE, *The Darker Side of Travel*, Londres, Channel, p. 39-55. doi : <https://doi.org/10.21832/9781845411169-004>